



You are free to reproduce, distribute and transmit this article, provided you attribute the author(s), Education Canada Vol. 48 (4), and a link to the Canadian Education Association (www.cea-ace.ca) 2010. You may not use this work for commercial purposes. You may not alter, transform, or build upon this work. Publication ISSN 0013-1253.

Il est permis de reproduire, de distribuer et de transmettre cet article, à condition d'indiquer l'auteur (ou les auteurs) ainsi que Education Canada, Vol. 48 (4) et d'inclure un lien à l'Association canadienne d'éducation (www.cea-ace.ca) 2010. Vous ne pouvez utiliser cet ouvrage à des fins commerciales, ou encore altérer, transformer ou étoffer ce travail. Publication ISSN 0013-1253.

In Praise of Redundancy

A month or so ago a friend pushed a copy of Jane Jacobs' *Dark Age Ahead* into my hands and insisted I read it. I resisted. It was summer. I wanted light diversion. I didn't think I needed another doom and gloom tome. But it was a library book with a looming due date, so I dug in. And somewhere near the end I found this:

"Nurturing and instructing human beings in a complex culture demands redundancy of mentors and examples. Redundancy is expensive but indispensable. Perhaps this is merely to point out that life is expensive. Just to keep itself going, life makes demands on energy...that are voracious compared with the undemanding thriftiness of death and decay. A culture, just to keep itself going, makes voracious demands on the energies of many people for hands-on mentoring" (p. 159).

So redundancy is a *good* thing? Something to be cherished and encouraged, not weeded out before it becomes a scourge on our systems?

This idea shouldn't come as a surprise to educators. Remember the whole village raising a child? There must be a lot of redundancy there – a lot of hands-on mentoring, consuming a lot of energy and resources for each child. That, says Jacobs, is life. Or should be.

She's worried about whether or not our culture is investing enough to "keep itself going". Looking at the demise of many cultures over many ages, she concludes that cultures lose their moorings when their members lose the collective memory of the many interlocking behaviours, attitudes, traditions and understandings that create the whole. The result, when this tipping point is reached, is not an incremental shift to a new culture, but a dark age – a prolonged period of disorganization and mayhem.

Jacobs muses about a number of cultural shifts that she feels signal trouble ahead. But how can we know whether we're approaching the tipping point? How can we know which are the most important bits we need to hang on to? Sunday dinners and spelling bees seem not to have been critical. What about daily newspapers? Outdoor play? Poetry and song?

This is where redundancy comes in. We can't know what, precisely, holds our culture together, but if we respond generously to its "voracious demands" instead of succumbing to the "thriftiness of death and decay", we're more likely to leave our grandchildren with a world we might recognize.

Of course, as Jane Jacobs says, it won't be cheap. |

Send your letters to pdunning@echoriver.ca or to The Editor, *Education Canada*, Canadian Education Association, 300 – 317 Adelaide Street West, Toronto, ON M5V 1P9 (be sure to include contact information).



Éloge de la redondance

Il y a environ un mois, une amie a insisté pour me remettre un exemplaire de *Retour à l'âge des ténèbres* de Jane Jacobs pour que je le lise sans faute. J'ai résisté. C'était l'été. Je voulais une diversion légère. Je ne croyais pas avoir besoin d'un autre tome pessimiste. Mais comme c'était un livre de bibliothèque dont la date de retour approchait, je m'y suis plongée. Et, près de la fin, j'ai trouvé ceci :

« Dans une culture complexe, éduquer et instruire des êtres humains repose sur une multitude de modèles et d'exemples. Une telle redondance est coûteuse mais indispensable. Simple rappel, peut-être, du fait que la vie elle-même est coûteuse. Uniquement pour suivre son évolution, la vie, vorace par rapport à l'extrême frugalité de la mort et de la décomposition, a besoin d'énergie [...]. Une culture, simplement pour se préserver, consomme voracement elle aussi l'énergie d'une multitude de personnes assurant la formation pratique de leurs semblables. » (p. 174)

Donc, la redondance est une *bonne* chose? Quelque chose à chérir et à favoriser, et non à éliminer avant qu'elle devienne un fléau de nos systèmes?

Cette idée ne devrait guère étonner les éducateurs. Vous vous souvenez du village élevant ensemble un enfant? Il doit y avoir alors beaucoup de redondance – beaucoup de formation pratique, la consommation de beaucoup d'énergie et de ressources pour chaque enfant. Ça, dit Jacobs, c'est la vie. Ou ça devrait l'être.

Elle se préoccupe du fait que notre culture investisse suffisamment ou non pour « se préserver ». Compte tenu de la disparition de nombreuses cultures au fil du temps, elle conclut que les cultures perdent leurs amarres lorsque leurs membres perdent la mémoire collective de la multitude de comportements, d'attitudes, de traditions et de connaissances reliés entre eux, et qui composent le tout. Lorsque ce point de basculement est atteint, il en résulte non pas un passage progressif vers une nouvelle culture, mais un âge des ténèbres – une période prolongée de désorganisation et de désordres.

Jacobs aborde certains changements culturels qui, d'après elle, sont de mauvaise augure. Mais comment savoir si nous nous approchons du point de basculement? Comment savoir quels sont les éléments les plus importants auxquels nous devons nous accrocher. Les dîners du dimanche et les concours d'épellation ne semblent pas avoir été critiques. Qu'en est-il des journaux quotidiens? Les jeux de plein air? La poésie et la chanson?

Voilà où entre en jeu la redondance. Nous ne savons pas exactement ce qui maintient notre culture, mais si nous réagissons généreusement à ses exigences « voraces », plutôt que de succomber à la « frugalité de la mort et de la décomposition », nous sommes plus susceptibles de léguer à nos petits-enfants un monde que nous pourrions reconnaître.

Évidemment, comme l'affirme Jane Jacobs, ça coûtera cher. |

JACOBS, Jane (traduit par Lori Saint-Martin et Paul Gagné). *Retour à l'âge des ténèbres*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 2005.

Envoyez vos lettres à redaction@cea-ace.ca ou à la Rédaction, *Education Canada*, Association canadienne d'éducation, 317, rue Adelaide Ouest, bureau 300, Toronto (Ontario) M5V 1P9 (n'oubliez pas d'inclure vos coordonnées).